

Du décroisement

Entretien avec Claire Lloret et Adélaïde Météreau*

Depuis 30 ans, le Genepi permet à des détenus de bénéficier d'activités ou de soutien scolaire grâce à des étudiants bénévoles. Une expérience humaine forte, aussi bien pour les détenus que pour les bénévoles.

Pouvez-vous nous rappeler brièvement ce qu'est le Genepi ?

Adélaïde Météreau : Le Genepi a été créé en 1976 à l'initiative de Lionel Stoléru, qui était alors conseiller technique à l'Élysée. Le début des années 1970 avait été marqué par de violentes émeutes au sein des établissements pénitentiaires. Après une série de mesures comme la fin de l'obligation de silence (1972), les pouvoirs publics décidèrent d'ouvrir les portes des prisons à des intervenants extérieurs. C'est dans ce contexte que fut créé le Genepi, sous la forme d'une association loi 1901 dont l'objet est de « *collaborer à l'effort public en faveur de la réinsertion sociale des personnes incarcérées par le développement de contacts entre les étudiants de l'enseignement supérieur et le monde pénitentiaire* ». On pourrait définir nos missions selon trois axes : l'intervention en milieu carcéral, l'information et la sensibilisation du public, et la réflexion-formation (quatre ou cinq *weekends* par an).

L'association réunit aujourd'hui 1300 bénévoles, un chiffre en progression notamment grâce au service civil volontaire (créé en 2006 et devenu récemment service civique) ; 70 % des effectifs sont renouvelés chaque année. La moyenne des bénévoles a une formation de niveau bac +3 et une grande partie se trouve dans les universités de droit, psychologie, ou sciences humaines. Nous essayons bien sûr d'élargir notre recrutement à d'autres personnes que les futurs « professionnels ».

À l'origine les élèves des grandes écoles étaient plus présents, aujourd'hui l'université domine. Il y a environ 70% de filles. Le « génépiste » type, s'il existe, est plutôt de gauche, mais l'organisation est apolitique et elle n'est pas confessionnelle non plus.

Claire Lloret : Il faut souligner que c'est un engagement qui prend du temps, et noter aussi que pour des étudiants, tous les établissements ne sont pas également accessibles. De ce point de vue, la politique de création de prisons éloignées des centres-villes nous pose des problèmes pratiques.

Nous sommes « partenaires » de l'administration, selon un protocole triennal régulièrement renouvelé. En trois ans, on voit passer une, deux, parfois trois « générations » de bénévoles. D'où l'importance de la formation et d'un bon tuilage pour ceux qui sont en situation de responsabilité. Nous organisons une formation de poste à poste, qui dure une quinzaine de jours et qui semble bien marcher. Mais il n'y a pas chez nous de cursus politiques et on peut arriver très vite en responsabilité.

Que représentez-vous pour les détenus ?

C. L : En maison d'arrêt, par exemple, les détenus passent presque 22 heures sur 24 en cellule. Toute occasion de sortir est donc la bienvenue et c'est assurément la première motivation. Il y a parfois aussi un réel projet de formation. Les détenus s'inscrivent sur une base de volontariat, mais l'administration fait ses listes...

Nos activités sont variées : soutien scolaire, animation socioculturelle (théâtre, jeux de société par exemple). Nos ateliers peuvent aussi servir de « sas » vers des projets de formation. Le fait que nos

* Claire Lloret est responsable de la formation au Genepi, Adélaïde Météreau est vice-présidente de l'association, en charge de la communication.

bénévoles ne soient pas des enseignants patentés peut aider à dépasser les mauvais souvenirs scolaires, fréquents au sein de la population carcérale.

A. M : Nous inscrivons cependant notre action dans une pratique concertée avec les autres acteurs, en lien avec les responsables locaux d'enseignement (RLE). Il faut noter que les *génépistes* locaux sont très autonomes et gèrent directement les relations avec les différents partenaires. De ce point de vue, c'est une expérience extrêmement formatrice. L'idée générale est de s'appuyer sur les équipes enseignantes, de leur venir en renfort en quelque sorte. Un peu sur le modèle des tuteurs. Mais en raison des sous-effectifs, il arrive que nos bénévoles soient amenés à remplacer des professeurs.

Que se « passe-t-il » avec les détenus ?

C. L : Tout d'abord il faut comprendre que le monde de la prison est beaucoup plus « fort » que les quelques heures de contact avec nos bénévoles. Il ne faut pas s'illusionner : il n'y a pas chez les détenus de vocation qui se révèlent, ou de « conversions », même si nous avons quelques témoignages qui nous disent « *cela a changé ma vie* ». Mais en revanche notre présence les questionne, et leur signale aussi que le monde extérieur s'intéresse à eux. Ce n'est pas rien ! Notre action, à ce titre, se situe davantage dans le décroisement que dans la réinsertion. Le sentiment d'abandon et de relégation est en général très prégnant, et il l'est sans doute avant la case « prison ».

Soulignons au passage que les détenus que nous rencontrons sont ceux qui ont de la « force ». Beaucoup d'autres sont dépressifs ou sous traitement, et ceux-là on ne les voit pas dans nos ateliers.

Quant aux bénévoles, ils prennent conscience d'une réalité que la société travaille activement à se dissimuler. Le décroisement est réciproque et les bénévoles en restent marqués très positivement. Le Genepi peut être une antichambre vers la Cimade, l'Observatoire international des prisons, ou encore l'Association nationale des visiteurs de prisons. On reste militant.

A. M : La plupart des gens ne pénètrent jamais dans une prison. Or, c'est avant tout une expérience physique : une odeur particulière disent certains, assurément un espace à part, peu de fenêtres, pas d'horizon, des portes partout, des grilles sur les quelques ouvertures et bien souvent sur ces grilles des caillebotis. Et des bruits : des cliquetis métalliques, des bruits de portes, parfois les hurlements d'un détenu désespéré, furieux, ou violenté par ses voisins de cellule... Physiquement, c'est impressionnant, et la première fois, on est un peu anxieux. Mais très vite on a devant soi des gens, simplement des gens.

Propos recueillis par Richard Robert